

# Mérite

---

On peut percevoir le destin ou la société comme une machine à distribuer des lots, parfois au hasard, et parfois comme la récompense d'un travail fourni, d'une performance distincte, d'une pirouette. Mais l'univers en sa source n'est pas un supermarché divisé en rayons et en objets de consommation. Le devenir créatif est un, indivisible, c'est une énergie que nous méritons par naissance, parce que nous sommes enfants des étoiles. Ce mérite naturel, nous l'oublions à force de compétition pour mériter des lots moins essentiels, réels, mesurables. Le mérite absolu, c'est de rester dans la gratitude du devenir créatif, de la régénération du singulier. Avoir la dignité de ne pas vouloir que tout se manifeste, que tout se matérialise ; comprendre que rien ne nous manque vraiment, car nous avons tout à donner.

---

**L**a douleur s'intensifie depuis des heures, et lorsque parfois il croit s'y habituer, un nouveau foyer se déclare, au niveau des poumons ou bien au creux de ses reins. Il serre les dents, de peur de crier, de montrer sa faiblesse et sa frayeur. Ce jour devait constituer une forme d'apothéose, le point culminant de l'Esprit. Lui qui a toujours voulu dompter les démons de la matière et de

la chair, comment aurait-il pu imaginer qu'ils se rappelleraient à lui avec une telle brutalité, avec une telle puissance? Chaque cellule de son être hurle, chaque tendon, chaque muscle implore la fin du supplice. Il s'était imaginé mourir vite, proprement. Pourtant, ce jour, son corps lui impose sa loi. «J'ai fait preuve de vanité et d'orgueil! J'ai cru pouvoir échapper à la condition des hommes!»

Puis il se reprend; il implore le pardon. Sa tête retombe de côté tandis que la douleur poursuit son office, en bourreau consciencieux. L'homme n'est plus qu'une matière en feu à la surface de laquelle ruissellent des saignements et des humeurs jaunâtres que des orifices expurgent de ses mains et de ses pieds transpercés. Il sent dans sa bouche le goût du sang. L'odeur répugnante de sa propre viande pénètre ses narines comme une punition supplémentaire. L'édifice entier de son être lui paraît sur le point de s'écrouler. Il a comme l'impression que chacun de ses os est fracturé. Ses yeux le brûlent, ses oreilles bourdonnent à le rendre fou et son crâne se compresse comme un étou.

Toute sa vie, il a vécu pour la paix, il a cultivé les chemins de la bonté, offert au monde un récit pour que les êtres se rapprochent les uns des autres, pour sortir les hommes des temps de barbarie et de la querelle. Il a élevé au plus haut les ambitions de la nature humaine pour qu'elle transcende les bas instincts. Il a incarné la grâce pour que les âmes s'en emparent et oublient leurs enveloppes animales. Et soudain,

la vérité le saisit. C'est précisément ce mépris du corps qui se trouve puni ce jour. Il s'est éloigné de la nature.

Ça ne pouvait donc finir qu'ainsi, par ce retour brutal à la condition terrestre, une leçon d'humilité. Ce jour, il doit accueillir les pires des douleurs, vivre dans la chair cette terrible précarité, l'esprit emprisonné dans une enveloppe vulnérable. Embrasser le mystère de l'ici et maintenant. « Le corps de chaque homme en est donc toujours là, enraciné au réel, même quand l'âme se montre exemplaire, digne et élevée », se dit-il empli de compassion. Il ressent à cette pensée une infinie pitié pour le genre humain. Celui qu'il nomme son Père a lancé un défi suprême, enfoui en langage codé dans les liens entre le corps et l'esprit.

Il observe sa mère qui pleure, quelques mètres plus bas. Il y a aussi son frère, et quelques disciples. Ils croient en lui depuis si longtemps. Il les aime comme il aime tous les autres, même ce Ponce Pilate, même ce Barrabas, et ces deux pécheurs à ses côtés, en supplice eux aussi. Il est « eux », il est le genre humain et toute sa souffrance accumulée et il comprend le sens de cette Croix. Peut-être que ses disciples sauront transmettre aux hommes que seul un amour sans limites peut adoucir la condition humaine. « Oui, je leur devais bien ça moi aussi, un amour sans limites », songe Jésus, avant de rendre son dernier souffle.

## L'inspiration

Vous considérez-vous une personne de mérite et si oui, ce mérite est-il absolu ou relatif ? L'historien Jay M. Smith a étudié la culture du mérite dans la France de l'Ancien Régime et les variations de la notion de personne méritoire à cette époque. L'aristocratie, jusqu'au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, se percevait comme la classe du mérite absolu, au sens épique de service au royaume et de droit divin. Elle se devait idéalement d'agir par devoir suprême, tandis que la bourgeoisie a revendiqué à la place – et pour obtenir des *places* jadis monopolisées par la noblesse – l'idée de mérite relatif, une compétence compétitive dans un marché du travail plus ouvert et compétitif.

L'économiste Richard Musgrave a tenté d'introduire la notion de « bien méritoire », une sorte de concept éthique appliqué au contrat social. On peut distribuer les richesses sociales de manière raisonnable à travers des biens méritoires tels que l'éducation gratuite pour tous, les repas scolaires gratuits, les subventions pour des biens de première nécessité, les musées et les concerts à accès libre : la culture, l'esprit, l'éducation et un certain respect critique de la tradition sont des biens de première nécessité. Un bien méritoire est un bien si important que lorsque le marché capitaliste ne le distribue pas avec justice, l'État doit intervenir pour rétablir la balance. Idéalement, les biens méritoires sont des biens qui permettent à la majorité de se constituer

assez de forces cognitives et physiques pour ensuite servir une haute idée de la communauté.

Aujourd'hui, le mérite est parfois pensé comme « absolu » mais sans sacrifice : « J'appartiens au genre humain, donc je mérite ceci ou cela ». Être humain est une dignité en soi, nous disent les droits de l'homme et l'anthropocentrisme. C'est une idée centrale et plus ou moins abstraite de l'humanisme que tout humain mérite un respect total, même s'il est, pour reprendre le titre d'un roman de Musil, « un homme sans qualités ». Mais cette idée humaniste de mérite par nature, de mérite souvent excluant les non-humains, est-ce la meilleure manière de construire un avenir terrestre ? Il y a beaucoup de l'arrogance d'*homo sapiens* vis-à-vis des autres espèces dans le mérite humaniste, et pour certains cela mène en ligne droite à l'obésité du spectateur sur son canapé rempli de miettes de chips et de rêves brisés, dont on prolonge la vie à outrance, pour se donner bonne conscience, tandis que la planète agonise de nos excès consuméristes.

La notion de « méritocratie », *a contrario*, tente de se distancer des droits propres à la nature humaine pour promouvoir la performance et la productivité dans une société sur le qui-vive. Ici, le problème, c'est que la compétition peut souvent apparaître comme plus souhaitable que la coopération. La rivalité prend le pas sur l'amabilité ou la solidarité. Trop de méritocratie peut conduire à une société ultracompetitive où la pression pour les biens sociaux est telle que certains

sont poussés à tricher ou former des clans partisans ; l'entraide désintéressée se fait plus rare, et une forme d'élitisme conformiste et obtus s'installe.

Trop d'égalitarisme – perçu sur le mode contemporain du *moi aussi* –, peut aussi conduire à une société hypercompétitive, chacun désirant une part du gâteau : la pression devient telle que beaucoup contournent les règles, forment là encore des tribus partisans, se clament victimes pour devenir vainqueurs. La solidarité authentique est mise à mal car on s'attend à ce que l'État, les institutions ou l'opinion publique exercent leur providence en déroulant le tapis rouge. Une nouvelle forme d'injustice s'instaure, celle des masses uniformes et des quotas contre l'individu singulier qui n'a pas organisé son statut de victime.

Le mérite philosophique est plutôt lié à la façon dont on se perçoit soi-même dans le monde malgré les obstacles ou les soutiens, et par-delà le bien, le mal, et les tribus. Demandez-vous, ici et maintenant : qu'est-ce que je mérite ? Que ressentez-vous ? Êtes-vous fier de votre richesse intérieure, ou avez-vous la sensation d'être une machine à s'adapter, une âme inquiète cherchant à trouver place dans le puzzle des conventions et des stratégies sociales ? « Les premiers seront les derniers » : plus on est un champion de l'adaptation et du conformisme, plus on est le subalterne de l'être. En criant : « Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? », Jésus sur la Croix a compris son ultime mérite. Le divin ne vient pas d'un Père Fouettard comme une récompense

pour bonne conduite. Le divin créateur est en nous. Nous le sommes continuellement, nous le faisons, ou le défaisons, par nos pensées, par nos actes, dans nos mœurs. Il faut être sur le point d'être abandonné par Dieu pour le recréer.

Il ne faut pas que le mérite soit dépendant d'un jury quelconque, celui du grand enfant attendant une récompense pour bonne conduite. Le mérite sain est une gratitude que l'on éprouve d'abord pour notre capacité d'accrocher une étoile de temps en temps, un accomplissement que l'on doit savoir admirer chez quelqu'un d'autre aussi, lorsqu'on comprend que rien de noble ne se fait tout à fait seul. Il faut savoir collaborer, c'est-à-dire se réjouir de l'idée de mérite collectif. Beaucoup de personnages historiques que nous décrivons dans ce livre sont héroïques, mais ils ne sont que la partie visible d'un iceberg de travail en réseau dans la poursuite d'une cause commune au sein d'un collectif. Accepter d'être méritoire sans se faire remarquer, en poursuivant la splendeur d'une idée plutôt que le miroitement d'une médaille ? Imaginons une société où tous n'auraient que des devoirs, mais avec la liberté de choisir parmi ces devoirs : peut-être y serait-on constamment dans une attitude de don, plutôt qu'à la recherche d'une place et d'une visibilité médiatique ?



la constellation de

---

## **Jésus**

**mérite, âme** (lire page 37), **générosité** (lire page 153),  
**souveraineté** (lire page 337), **vérité** (lire page 389).